

# Mort sociale et disparition des étoiles

La déprivation sociale est mortelle parfois, psychiquement nocive toujours. Internet fournit les moyens de la contrecarrer en ce temps de confinement. Or pour son perfectionnement, il exige un enfermement d'une autre nature à la logique délétère. La menace dicte ce que devrait être notre résistance.

Texte rédigé en mai 2020.

Marie-Jean Sauret

Psychanalyste

## Du social au temps du numérique

Dans certaines sociétés « premières », l'individu qui avait transgressé un tabou était considéré comme mort et parlé comme un défunt, même en sa présence. Bien ou mal traité, il ne tardait pas à mourir d'ostracisme<sup>1</sup>. La déprivation sociale « aidait » le sujet à mettre son organisme à l'unisson de la mort culturellement imposée. Le rejet par un collectif, surtout doublé d'isolement social, est susceptible d'effet négatif. Cet isolement n'est réservé ni aux sociétés « primitives », ni aux temps de confinement. Des facteurs sociaux, psychologiques et physiques en ont fait une source de souffrances et une cause majeure de mortalité. Le Conseil économique social et environnemental chiffre en 2017 à 5,5 millions de personnes le nombre de Français (un sur dix) souffrant d'isolement social.

L'impact délétère du confinement sur le social serait-il sous-estimé ? Le constat est pourtant déjà lugubre : des dépressions, détresses psychologiques (notamment des sportifs), violences conjugales, maltraitance des enfants, syndromes de glissement dans les établissements pour personnes âgées (Ehpad) et à la maison, ruminations et autres comportements obsessionnels, voire déclenchements psychotiques, pensées et actes suicidaires... Est-il compensé par les conséquences positives telles qu'allongement du sommeil réparateur, régulation du poids, place pour vie familiale et amour, temps disponible pour la lecture et l'écriture, travail à la maison (bien vécu seulement par certains), et *déculpabilisation* du temps passé à regarder ce qui se déverse à travers le monde sur nos écrans branchés sur Internet ? Quotidiennement, ce sont des dizaines et des dizaines de messages : articles sur la pandémie, critiques politiques, analyses sociétales, vidéo d'artistes solidaires, montages humoristiques d'images légendées ou de pitreries diverses – outre les habituelles séries, films – qui nous font presque oublier ce qui surnage de *fake news*. Sans parler de la possibilité, apparemment largement saisie, d'appeler amis et parents éloignés au téléphone, renouant des liens parfois anciens.

La veille de la pandémie, ignorant le temps passé devant nos ordinateurs ou pendu à nos mobiles, nous reprochions encore à nos enfants leur addiction aux écrans. Nous bénissons aujourd'hui ces mêmes écrans qui nous valent, outre des moments de calme à la maison, de ne pas être coupés de nos semblables, de poursuivre nos activités professionnelles, de soutenir autant que possible la scolarité, et de visionner plus que de coutume films ou séries. Le numérique vérifie sa face Janus. Ces technologies (téléphones portables, Internet) conduisent ici à l'isolement social, et là compensent l'absence de relations chez ceux qui sont plus ou moins socialement isolés. Les uns, tel Michel Desmurget, accusent les nouvelles technologies de cultiver la pente au dit isolement, d'affaiblir les liens sociaux forts (d'affecter le développement de l'intelligence des enfants). Tandis que d'autres affirment le contraire, ou au moins considèrent le numérique comme socialement inactif – et capable de développer des compétences nouvelles –, ce qu'affirme Serge Tisseron. Des chercheurs distinguent ainsi les personnes qui sont « incarcérées » dans la logique néolibérale par le recours au numérique, et celles qui se sortent de cette logique par un artisanat numérique (les *makers* dont parlent Isabelle Berrebi-Hoffmann, Michel Lallement et Marie-Christine Bureau). Sans trancher par la parabole du clou (la meilleure invention comme outil, la pire comme arme), il me semble *qu'une autre détermination oriente la relation du sujet au numérique*.

## L'envoûtement autistique du monde

Profitons du répit confiné pour prendre de la hauteur et pour un détour buissonnier. Là-haut, dans le ciel, Starlink SpaceX, la société d'Elon Musk, lance un chapelet de satellites déjà visibles, officiellement dans le but d'améliorer la couverture Internet de pays dont l'accès au Web est le plus limité. Il servira aussi au passage à de très grandes vitesses et à de nouvelles dimensions, sans parler du risque d'application à la surveillance et à tout ce que ce dispositif permettra à

l'échelle de la planète. À terme, douze mille satellites seront opérationnels en orbite basse contre deux mille en activité aujourd'hui. Si l'on a à l'esprit que les propriétaires des machines, des algorithmes, des tuyaux de communication, des lieux de stockage de l'information, font fortune avec nos données personnelles piratées « à l'insu de notre plein gré », il y a fort à parier que d'autres acteurs, États ou privés, vont entrer dans la danse. Ils construiront un véritable treillis de points lumineux autour de la terre, tel que Dean Devlin l'avait imaginé dans son film *Geostorm* (2017).

Si le film évoque les conséquences dramatiques d'un dérèglement ou d'un piratage, il y a une catastrophe déjà là. Celui qui est fixé sur l'univers que lui ouvre un écran et qui s'y engouffre perd de vue tout ce qui existe autour de lui : il suffisait (avant la pandémie) de marcher sur un trottoir pour être bousculé sans arrêt par des personnes branchées sur leurs appareils sans même un mot d'excuse ; au moins la « distanciation physique » nous protège de cela. Pour la « distanciation sociale », c'était déjà là malgré les « contacts ».

Peut-être avons-nous été préparés au renfermement actuel... et à ce qui se construit dans le ciel : ce chapelet de points lumineux, auxquels nous finirons par nous habituer (on ne voit plus les illuminations de nos villes), masque l'éclat des étoiles qui sont derrière (remarque d'Olivier Las Vergnas, astronome). Seuls d'autres satellites, des astronautes et les astronomes auront – grâce au numérique ! – les moyens d'y aller voir : fin de l'expérience commune d'un regard naturel pour saisir ces éclats nocturnes.

Nous allons être privés de la voûte étoilée, de la Voie lactée, des constellations dans lesquelles Grecs et Romains ont écrit les grandes figures de leurs panthéons, racines de nos grands récits. Une prison de lumière nous coupe de l'univers. La terre devient autiste, et le branchement de chacun avec chacun sera perfectionné, offrant à la biopolitique des moyens considérablement plus puissants que ceux dont nos gouvernants font preuve pour gérer la situation actuelle : un traçage intégral et universel. Certains autistes savent étayer le langage au moyen d'une machine, pour le meilleur. Nos sociétés, elles, installent un Dieu de synthèse mais, cette fois, faisant du pire un possible.

Il n'est pas exclu que la fuite de toute « vie intérieure » dans la profondeur de nos écrans nous mérite ce retour de l'intériorité dans un réel enveloppant : nous voilà non pas faits comme des rats, mais faits rats ou taupes « tracés » !

### La dictature sanitaire

La crise du coronavirus ne concerne pas le seul domaine de la santé. Elle révèle le crime de la marchandisation néolibérale de l'hôpital, de la recherche, de l'École, de l'Université, de tous les services publics,

et, surtout de la politique. Elle rend manifeste que le calcul économique passe avant toute autre considération malgré les démentis : la solidarité pour les entreprises se fera au détriment des salariés, l'ouverture des écoles au mépris de la contamination, et si l'on a changé d'avis sur le maintien du confinement des seniors, c'est parce qu'il aurait fallu se passer de nombre de maires, de députés, de sénateurs, et surtout de dirigeants de très grosses entreprises et de très grands groupes financiers qui ont tous l'âge canonique. Il n'est pas impossible d'ailleurs que l'on puisse se passer des cadres politiques : la situation d'urgence, l'état d'exception, peuvent s'inscrire dans la loi, et rendre les élus inutiles – un despote et sa police suffisent. C'est plus difficile avec les bénéficiaires du système capitaliste qui continuent leurs affaires durant la pandémie : ils boursicotent, spéculent sur les médicaments et les produits de première nécessité, versent ou touchent des dividendes (y compris aux actionnaires du plus gros gestionnaire d'Ehpad)... Dans tous les cas, servis par les pouvoirs néolibéraux, ils nous auront préparés à nous remettre au travail d'arrache-pied pour rattraper le temps perdu, quitte à « ajuster » le Code du travail, et inviter à apaiser les souffrances des frustrations de l'enfermement par une surconsommation... Dans le même temps, les États refusent d'aider les plus pauvres d'entre eux, ferment le verrou de l'immigration (que l'on rouvre pour les secteurs en manque de main-d'œuvre), etc. La raison politique l'emporte au point que Trump a resserré le blocus contre Cuba, l'accusant de tirer profit de l'aide médicale apportée par l'île à quarante pays dont les Antilles françaises. La faillite de la solidarité, voulue, consentie par impuissance, ou subie massacre le lien social.

Le lien social n'est pas constitué par la possibilité de contacts humains si l'on entend par là la masse ou la foule. Le terme de « distanciation sociale » est dû à l'anthropologue Edward Twitchell Hall (*La Dimension cachée*), spécialiste de la perception culturelle de l'espace. Il développe le concept de « proxémie », incluant la dimension subjective qui va plus loin que les frontières corporelles, et la distance physique que la culture impose spontanément entre les individus, selon quatre modalités : intime, personnelle, sociale, publique. Reprendre l'expression pour désigner une mesure d'hygiène la sort de la culture et la transforme en instrument du biopouvoir. Seule la biopolitique confond les sujets avec leurs organismes : confusion qui est celle de nos gouvernants quand ils appellent « distance sociale » ce qui est « distance physique ».

### Une atteinte à l'être de filiation et à l'ordre des générations

Le lien social n'est pas non plus réseau de communications, même s'il n'y a pas de lien social sans communication : parce que la parole ne se réduit pas à la communication, à l'information, aux techniques

et images. Au tout début de l'aventure spatiale, à l'époque où les satellites perdaient le lien avec leur base quand ils se trouvaient dans la face opposée de la Terre, les astronautes ont pu témoigner de leur expérience de la rupture très angoissante du lien de parole avec elle. Le lien social résulte du partage d'un habitat langagier tel qu'il nous fournisse les moyens de parler. L'humain est un être social : le langage lui vient des générations qui le précèdent, la parole implique un interlocuteur, et langage et parole structurent demande, offre, soin, etc. Être humain suppose que l'on se parle – y compris entre générations – et d'accueillir celle d'après.

Le langage porte les structures de la parenté, soit l'ordre des générations qui soutient notre être de filiation et nous confère le minimum « sûr » de la réponse à la question de ce que nous sommes chacun : fille ou fils de X et Y. Cela est dangereusement mis à mal, non par la mort des plus vieux qui, elle, s'inscrit dans la logique du vivant, mais par leur mépris : leur condamnation au plus fort de la pandémie. Qui dira l'impact de l'eugénisme affiché en cas de dilemme avec des malades plus jeunes (faute de moyens), l'abandon des Ehpad longtemps sans gel, masques, blouses et, du coup, le confinement des personnes dans leur chambre, et jusqu'au flux d'informations sur les écrans annonçant tour à tour l'abandon des Ehpad et le nombre de morts alors à venir sans égard pour les téléspectateurs qui s'y trouvent ? Il n'est pas sûr que les syndromes de glissements qui y naissent soient réversibles à la sortie. L'allusion présidentielle à l'inutilité publique des seniors suivie du renoncement à leur imposer le confinement pour des raisons économiques et politiques méprise leur fonction sociale et peaufine le tableau. Sans parler de ceux qui meurent isolés parce qu'ils sont déjà isolés de tous, l'absence de manifestation publique de compassion et de cérémonial de deuil touche à la dignité élémentaire (il aurait suffi d'une minute de silence quotidienne au milieu des applaudissements aux soignants, lesquels auraient pu être élargis à tous les travailleurs qui œuvrent au sauvetage des malades et à la régulation de la vie sociale, éboueurs, caissières, policiers, pompiers...).

Cette attaque contre l'ordre des générations ne date pas de la pandémie, si celle-ci la rend, là encore, manifeste. Inutile d'insister sur l'habitat moderne qui, interdisant la cohabitation de plusieurs générations sous le même toit, favorise l'essor d'une industrie de la prise en charge : la dépendance comme marchandise. Le recul de l'âge de la retraite et sa transformation en système à points en soumettront plus d'un à la pauvreté tandis qu'elle enrichira les fonds de pension. La retraite est dénoncée comme oisiveté et le retraité pauvre, qui ne peut consommer, est targué de manque de civisme. Qu'il ait travaillé et contribué à la vie collective ne pèsera jamais rien au regard de l'intérêt économique. On nous ressortira le coût du travail. Mais le travail n'a pas de coût : il est ce qui permet de produire des richesses, de la solidarité, s'il est au service du lien social. Il n'est pas sûr que « l'Apocalypse virale » (Luc Périno) soit au rendez-vous. Sa menace pèse moins que celle d'une mort sociale par délitement du lien.

### Tant qu'il y aura des étoiles dans les yeux

La bataille est rude pour la restauration d'un lien social viable pour tous : elle implique le soin des générations. Puissent nos enfants voir encore des étoiles dans les yeux de leurs grands-parents. Un autre monde serait encore possible. 

1 Dans la Grèce ancienne, l'ostracisme visait à purifier la société en choisissant anonymement un *pharmakon*, un homme des bas-fonds, mis à mort, mais à d'autres époques celui qui, s'élevant au-dessus de la communauté, menaçait le fonctionnement des hommes ordinaires, était exilé (J.-P. Vernant et P. Vidal-Naquet, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1972). Le terme a fini par désigner le rejet social et être repris dans d'autres champs disciplinaires (cf. Robert Deliège, « Chapitre 3 : L'efficacité symbolique », *Introduction à l'anthropologie structurale, Lévi-Strauss aujourd'hui*, Paris, Seuil, Point, 2001, et Claude Lévi-Strauss, « Chapitre X : L'efficacité symbolique », *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, juillet 1958).